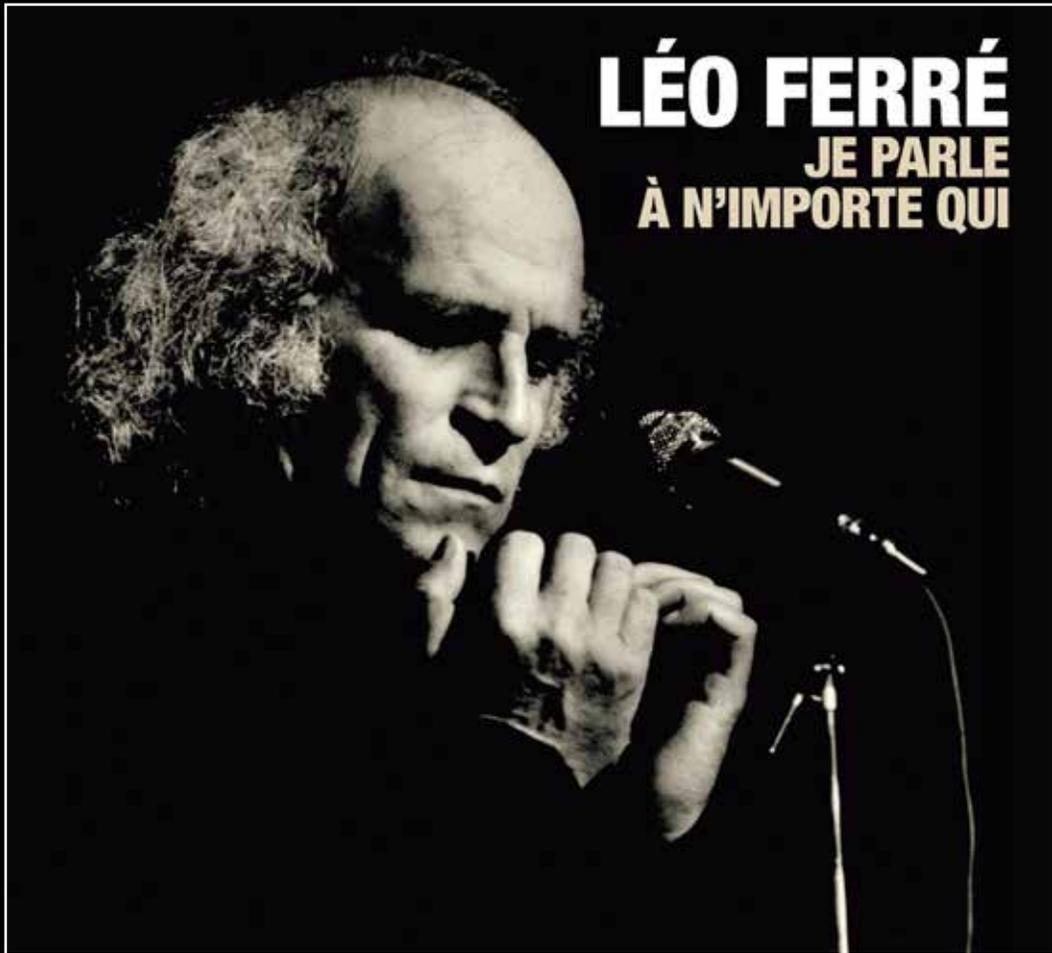


Les Copains d'la nouvelle



LÉO FERRÉ
JE PARLE
À N'IMPORTE QUI

L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ
Printemps/Été 2018 - N° 35 - 3 €

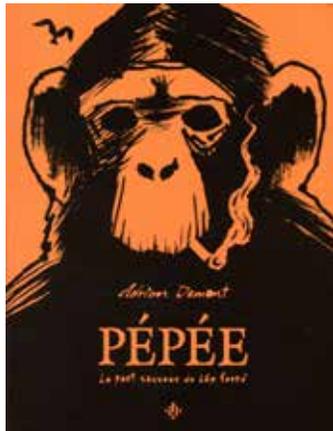
Pépée La part sauvage de Léo Ferré

Sur la jaquette, Pépée en gros plan, cigarette au bec, « les oreilles de Gainsbourg », en 4^e, quatre vignettes, des allumettes, du feu, de la fumée encore. Et quelques lignes pour dire le projet : « Dans leur vieux château délabré, Léo Ferré et sa femme Madeleine recueillent une petite guenon nommée Pépée. Ce livre raconte l'histoire tragique d'un amour fou entre le poète et sa sauvage protégée », curieusement modifiées dans les premières pages : « Ce livre s'inspire de faits réels. Voici l'histoire d'un amour fou, grotesque et tragique entre un poète et un chimpanzé baptisé Pépée ». « Grotesque », « baptisé », deux mots hors-sujet. Un « amour fou », certes, un amour « inconsidéré », dira Ferré. Une histoire, pas à deux, mais à trois personnages, une histoire d'absences aussi.

Le livre présente des pages noires et des pages blanches, une histoire dessinée en jaune-indien et noir, vignettes souvent rectangulaires, trois par page majoritairement, avec, parfois, des accélérations, des multiplications en quatre ou cinq vignettes, ou plus. Ce n'est pas une bande dessinée, plutôt un récit graphique, une sorte de court-métrage, bande-son à imaginer.

En ouverture, Adrien Demont, le dessinateur, précise sa rencontre avec Ferré qui lui « a donné le goût de tous les chants de revendication ». *Pépée*, la chanson qui « a jeté l'encre » dans son esprit et des dessins qui sortent de ses « rêves », des dessins automatiques, des « visions ».

Sur les pages noires, à sept reprises, vient s'immiscer le récit d'Adrien Demont et Romuald Giulivo, Pépée qui prend la parole, parle à son maître, l'apostrophe et l'accuse, le comprend et le chérit. Des approximations, des oublis, un parti-pris sans doute... En toute fin, huit vers de la chanson et une photo.



Sur les pages blanches, après huit vignettes en générique, se déploie six chapitres, L'adoption, L'arche, Les tourments, La fugue, Le naufrage, La nuit, où se dessinent des épisodes connus, la poussette, les animaux, le verre pris avec Popaul, « Pépée qui fait le toit »,... Un dessin aux antipodes de la ligne claire, sans souci figuratif ou naturaliste, naïf et violent, qui résout avec talent la difficile cohabitation, le conflit entre les mots et les dessins, mots à oublier. *Pépée La part sauvage de Léo Ferré* se regarde, se lit, se corrige, précise le naufrage et le cauchemar, la part des trois protagonistes, leur « part sauvage ».

À d'innombrables occasions, Ferré, sa vie, ses chansons, ont été illustrées, dessinées, aux abords ou aux lointains de la bande dessinée. L'essai d'Adrien Demont ouvre une voie neuve, lui-même en continuant l'histoire, en l'adaptant lors de concerts dessinés avec les musiciens Tak et Gabbar.

Le soin éditorial apporté à *Pépée La part sauvage de Léo Ferré* – Fidèle Éditions, 19 € – l'impression en risographie, la qualité mate du Munken Print 115 g, le jaune-indien et noir participent du plaisir du livre.

Une goulée de souvenance

Une goulée de souvenance a été édité à compte d'auteur par Maurice Alexandre, en décembre 2016 (CLN, n° 33). Un deuxième pressage – cinquante exemplaires – propose de nombreuses modifications et corrections. Il est disponible chez l'auteur, 55, rue Samuel-de-Champlain, 14600 Honfleur (20 €).

Léo Ferré, toujours vivant

Paru en 2016, *Léo Ferré, toujours vivant* de Pascal Boniface, aux Éditions La Découverte dans la collection « Cahiers libres », ressort en édition poche, chez le même éditeur, en mars (9 €).

Allo ? Le temps ?

Pendant dix ans, à partir de 1998, La mémoire et la mer envoyait régulièrement de ses nouvelles, partitions, rééditions, inédits, livres, CD et DVD. En 2008, il y eut *Les Fleurs du Mal Suite et fin*, en 2013, en collaboration avec Gallimard, *Les Chants de la fureur*, deux publications essentielles. Un espacement s'installait, le silence peu à peu, acceptés tant l'œuvre est disponible dans sa majeure partie. Certes, on sait des textes et des enregistrements inédits, encore du Ferré à découvrir, quelques filons à creuser, les archives radio et télé, la correspondance peut-être. Tout cela viendra à son heure. Il y a tant à lire et à relire, tant à écouter et réécouter dans l'œuvre de Ferré.

Vint alors ce printemps. Et le retour « aux affaires » du côté de Castellina et de Monaco, du côté d'Universal, deux salves musicales annoncées. D'abord en avril, un petit coffret *Mai 68*, deux CD qui compilent le Ferré pré et post-68, luxueusement enrichi d'un troisième CD, le concert du 10 mai à la Mutualité, et *Je parle à n'importe qui*, long poème enregistré en piano-voix à Castellina. Ensuite à l'automne, la parution en trois coffrets de l'œuvre, les trois « périodes » enfin rassemblées, Le Chant du Monde et Odéon, Barclay, les années « toscanes ». Le prix à payer d'un peu de silence.

De fait, ce numéro des *Copains d'la neuille* joue avec le temps Ferré, une actualité qui engage la marche arrière, revient dans les environs de 1968 et 1979, s'attarde avec Francis Delval sur *Ferré lecteur de Sartre*, façon de conserver l'esprit de mai, écoute deux artistes providentiels, deux maîtres ès-interprétation, Richard Martin, l'an dernier, et Jeff Moran, en 2013, s'entretient avec Mathieu Ferré, reste dans le présent pour savourer le récit graphique d'Adrien Demont, *Pépée La part sauvage de Léo Ferré*, le CD *C'est extra* treize chansons de Ferré mises à la portée de La Souterraine et de jeunes chanteurs et chanteuses de la scène pop française, rassemble quelques autres infos de ces *Années-galaxie*, une mauvaise habitude de plus en plus présente, la disparition de quelques amis. Dans la permanence, Ferré *parle à n'importe qui*, n'importe où, n'importe quand...

Dans ce jeu avec le temps, les idées commémoratives ne manquent pas. Cette année, le cinquantenaire de mai 68, les vingt-cinq ans du départ de Ferré. Et les habituelles récriminations sur les marchands, les paradoxes et les sorties de la ligne pure. Valérie Lehoux dans sa chronique sur *Mai 68 – Télérama*, 8 mai 2018 – pointe « un opportunisme commémoratif pas très anar ». C'est amusant, un peu cliché, un peu jivaro. Faut-il répondre ? Se justifier ? Plaider ? EPM dira l'écho. Mieux, enfonçons le clou. Faisons aussi dans le commémoratif, en changeant de lexicque, en prenant simplement rendez-vous. Vers un autre temps, vers demain, engageant la marche avant.

Les commémorations de 2013 puis de 2016 avaient apporté leur lot de réussites. Sans aller jusqu'à la brillance qui a marqué en 2017 les vingt ans de la disparition de Barbara. Quelques grands noms, Depardieu, Binoche, Tharaud, Amalric, Balibar, quelques grands lieux, le festival d'Avignon, les Bouffes du Nord, le Printemps de Bourges, la Philharmonie, ont donné des visions exceptionnelles de la dame brune. Les anniversaires, la fidélité, le talent, se marquent dans la discrétion, le silence, la solitude, bien entendu, mais il est, aussi, des lieux inévitables, des caisses de résonance prestigieuses et amoureuses. En particulier celles créées, en lien avec la Philharmonie, par le pianiste Alexandre Tharaud. D'abord à Avignon avec Juliette Binoche, à Bourges avec *Mes hommes*, ensuite à Paris avec, sur la saison, sur un week-end, un remarquable ensemble de manifestations : un cycle de conférences, des projections de films et de concerts, des rencontres, un concours Barbara, de multiples et divers interprètes, une fabuleuse exposition, Clémentine Deroudille en commissaire, et un point d'orgue, *Le jour se lève*, Alexandre Tharaud au piano, ses invité(e)s au chant, un sommet éperdu d'amour, de talent et d'émotion. Des entrées vers Barbara innombrables, différentes, complémentaires.

Devant tout cela, le désir que le prochain anniversaire Ferré soit éclairé d'une telle lumière. Bientôt 2023 arrivera, les trente ans, pour que s'inventent de tels rendez-vous, des lieux, des artistes, le temps de concert avec Léo Ferré.

François André

La mélancolie qui a pris quelques années

Quelques vagues à l'âme, ces derniers temps, du côté des manifestations autour de Léo Ferré.

L'arrêt du festival de San Benedetto del Tronto, sur la côte adriatique. Un changement de municipalité, d'autres « orientations » politico-culturelles, un trait qui barre une longue fidélité italienne, de grands moments en chansons, d'inoubliables souvenirs, l'idée des *Copains d'la neuille* née de discussions avec Claude Frigara.

La dissolution du Centre d'Aulnoye-Aymeries (CLN, n° 34). Une autre histoire de mémoire, des conférences, des concerts magnifiques, un particulièrement dans le cœur, *L'Amour... cette éternité de seconde* de Ronny Lauwers. Il a fallu se rendre à l'évidence, constater une perte d'intérêt, arrêter le Centre, répartir les derniers fonds : achat de documents pour l'espace Léo Ferré de la médiathèque, soutien au collectif qui prendra la suite du Centre, aide au *Copains d'la neuille* qui abonnera les adhérents de l'association et quelques autres fidèles du Centre et de notre revue.

Plus grave, le silence obligé du festival de Gourdon, marqué à jamais par le drame de 2017, le décès de Barbara Weldens, aux prises avec une action judiciaire longue et éprouvante.

Une autre fidélité, une autre mélancolie, à Gourdon, un regard, une photo de Serge Féchet prise en 2016 dans l'église des Cordeliers, lors d'une exposition de ses photos, Marie-Cécile et Marie, Marie et Léo.



Marie-Cécile, Marie Ferré

Éditorial

Page 1 – *Allo ? Le temps ?*

La tristesse

Page 2 – *La mélancolie qui a pris quelques années*

Recherches et études

Page 4 – *Ferré lecteur de Sartre* – Francis DelvalPage 8 – *Études et propos, Passage Léo Ferré*

La mémoire et la mer

Page 9 – *Entretien avec Mathieu Ferré*Page 12 – *Je parle à n'importe qui*Page 16 – *Mai 68*

Concerts

Page 17 – *Ferré à Marseille avec Richard Martin*Page 21 – *Ferré à Montréal avec Jeff Moran*

Décès

Page 24 – *Alain Meilland, Tristan Léa*

Pages 2 et 3 de couvertures

Livres – *Pépée La part sauvage de Léo Ferré, Une goulée de souvenance, Léo Ferré toujours vivant*CD – *C'est extra, La Chanson du Mal Aimé*

À nos abonné(e)s.

Les tarifs ne bougent pas, pour la 17^e année consécutive.

Mais vous pouvez ajouter un soutien et pallier les continuelles hausses de fabrication et d'envoi.

Avec nos remerciements.

Merci à ceux qui ont apporté leur contribution à ce numéro : Serge Alexandre, Jean Barak, Fabien Bonnin, Claude Braun, Francis Delval, Denis Dupas, Serge Féchet, Mathieu Ferré, Michel Kolb, Jacques Layani, Jean-Baptiste Mersiøl, Frédéric Stéphan.

Merci à l'équipe du Centre Léo Ferré d'Aulnoye-Aymeries : Francis Beauvillain, Patrick Détrain, Robert Horville, Serge Lallemand, Marc Maille.

Les photos illustrant les couvertures de *Je parle à n'importe qui* et *Mai 68* sont de Patrick Ullmann.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**

Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**

Lettrage du titre : **Charles Szymkowitz**

Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 3 € le numéro, 6 € le n° 26, 93 € les 32 premiers numéros – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Et : leo-ferre.com

Léo Ferré lecteur de Sartre

Cette note se limitera à ce que le titre annonce. On n'y trouvera pas de propos sur Saint-Germain-des-Prés ou la mode existentialiste, brocardée par quelques chansons de Ferré, comme *Complainte pour Popaul* que Belleret a bien expliquée, ou par Stéphane Golmann (*Les Prés à Germain, La Petite existentialiste*), ou les romans de Vian. De même, on laissera de côté les démêlés avec *L'Idiot international*, ainsi que la rencontre avec Sartre en 1973, au lancement de *Libération*. Tout ceci est bien connu, et a été souvent conté. Ce n'est pas davantage une note visant à développer la philosophie sartrienne, qui défie le résumé.

Je prendrai les lectures de Ferré dans l'ordre chronologique de la bibliographie sartrienne (du moins celles dont il a parlé). Puis je m'attarderai sur deux thèmes : la fameuse formule « L'enfer, c'est les autres », que Ferré cite et utilise souvent. Et le problème de l'engagement de l'artiste, de l'écrivain. Nous verrons que Ferré, malgré ses propos souvent critiques envers l'engagement, est, au fond, d'accord avec Sartre sur l'essentiel.

Léo Ferré n'a guère d'atomes crochus avec les écrits des philosophes, en général. Il a certes lu Stirner et Bakounine. Il a lu Marx. Nous savons qu'il admirait fort Bachelard, qui lui a écrit après avoir lu *Poète... vos papiers !*, et il évoquera toujours Bachelard avec ferveur et émotion. Si dans ses textes nous trouvons bon nombre de noms de philosophes (ou de mathématiciens...), il est peu probable qu'il en ait lu beaucoup... Le langage technique des philosophes le rebute. Ayant rencontré Lacan à l'époque où il fréquentait Breton, Ferré le trouve « incompréhensible ». S'étant plongé dans la lecture de *L'Être et le néant*, Ferré critiquera vertement le discours sartrien qui, pour lui, ne veut pas dire grand-chose, du moins certaines phrases seraient dépourvues de sens !

« Dans *L'Être et le néant*, je vous demanderai ce que ça veut dire, je n'ai jamais compris, et puis je ne tiens pas à comprendre, il y a, c'est d'une connerie rare, la "transcendance transcendée". Et vas-y... »,¹ et en 1980, dans *Apostrophes* : « *L'Être et le néant*, hein, c'est vrai, non, il faut être raisonnable. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une chose qui m'inquiète ».

Cette allergie déclarée à la langue philosophique devrait mettre en garde ceux qui veulent à tout prix faire de Ferré un penseur, un philosophe. Le concept n'est pas son domaine de prédilection. À la décharge de Ferré, il faut reconnaître que *L'Être et le néant* est un ouvrage difficile, avec peu de références explicites, qui s'appuie sur Descartes, Hegel, Husserl ou Heidegger sans toujours les nommer ou les citer. Sartre fait confiance au lecteur. Ce n'est pas un livre de débutant, bien que ce fut souvent celui-là que les étudiants lisaient d'abord dans les années 50-60, notoriété de Sartre oblige. On peut conjecturer que Ferré ne lira pas les livres philosophiques qui suivront, *Critique de la raison dialectique*, par exemple, plus difficile d'accès que le précédent.

Mais en 1969, Léo Ferré dit à Michel Lancelot : « Sartre, il restera, c'est le plus intelligent. Il est d'une intelligence foudroyante, c'est le type qui a tout trouvé, qui a trouvé l'homme d'aujourd'hui », à la suite de quoi il évoque ses lectures : « Le premier livre de Sartre que j'ai lu, c'était *Le Mur*... J'ai lu *La Nausée* après, et puis tout le reste... Je le lis souvent, je le lis toujours. C'est un grand mec ».

Qu'entendre par « tout le reste », si nous laissons de côté les sommes philosophiques par principe de précaution ? Vraisemblablement les autres romans, le théâtre, les volumes de *Situations*, etc. Mais Ferré ne cite nommément que le *Baudelaire* et *Saint-Genet, comédien et martyr*. Des approches biographiques. Probablement aussi *Les Mots*. Quant à *L'Idiot de la famille*, ce livre-monstre de trois mille pages sur Flaubert, il est peu probable que Ferré l'ai lu, en raison de ses très nombreuses occupations dans les années 70.

Nous ne pouvons parler ici que de ce qui est certain, ce sur quoi Ferré s'est exprimé : le *Baudelaire*, le *Genet*, le théâtre (du moins *Huis-clos*), certains textes sur l'engagement, nombreux chez Sartre. Ferré, à l'évidence, en a lu, mais difficile de les identifier. Et la précision n'a jamais été son point fort, il n'a ni la mémoire des noms, ni celle des titres ou des dates... !

Avançons donc avec prudence.

¹. Claude Frigara, *Léo Ferré, entretiens entre peau et jactance*, Christian Pirot, 2003, p. 70.

Sartre, on l'a souvent fait remarquer, s'intéressait peu à la poésie. Encore qu'il fut un des premiers à montrer l'importance et la nouveauté de l'œuvre de Ponge (*Situations*, 1). Dans sa conférence de 1946, à l'Unesco, *La Responsabilité de l'écrivain*, Sartre distingue le poète et le prosateur : « Le prosateur utilise les mots pour nommer », donc pour constituer des significations, des idées, le poète, lui, « utilise les mots d'une autre manière... Ils sont des objets dont l'assemblage produit certains effets, comme des couleurs sur une toile en produisent ». Pour Sartre, dès lors, on ne peut demander à un poète de s'engager « en tant que tel » dans une lutte sociale. S'il ne le fait pas, on ne peut le lui reprocher qu'en tant qu'homme.

Et pourtant, Sartre consacra plusieurs ouvrages à des poètes, des approches « biographiques » d'un type nouveau. À Baudelaire, à Genet, à Mallarmé (inachevé), même à Leconte de Lisle (plus de cent pages dans le tome III de *L'Idiot de la famille*), et aussi à des peintres (Le Tintoret, également inachevé).

Avec les poètes, Sartre est dans le même projet qu'il tentera vis-à-vis de lui-même dans *Les Mots* : comprendre, expliquer, le devenir-poète, le devenir-écrivain. Par quelle alchimie personnelle, sociale, langagière, tel ou tel enfant devient l'homme (ou la femme) qui écrit, qui se construit en construisant une œuvre singulière ?

Ferré a lu le *Baudelaire*, paru en 1947. Il raconte : « Un jour, j'ai lu un livre de Sartre sur Baudelaire, avec certaines vérités bien sûr, mais très méchant. C'était très méchant, et il m'a convaincu un moment. Un moment, je ne pouvais plus le voir, Baudelaire. Je n'aime pas que Sartre ait parlé comme ça d'un tel poète »¹... et aussi : « Avec Baudelaire, je suis passionné et passionnément critique ». Contrairement à son rapport à Verlaine ou Rimbaud, Ferré gardait donc toujours un regard critique sur Baudelaire.

Sartre, dans son livre, ne parle que de l'enfant et de l'homme Baudelaire, mettant le poète entre parenthèses. On a souvent donné comme raison de ce choix la similitude de situation familiale : Sartre, comme Baudelaire, est orphelin de père, et a un beau-père qu'il détestera toujours. Mais cette similitude de situation n'explique en rien les thèses du livre.

Pour Sartre, Baudelaire, c'est l'homme qui a choisi de se voir comme s'il était un autre. Pour Sartre, sa vie n'est que l'histoire de cet échec. Et il tentera de faire revivre « de l'intérieur » ce choix d'être le poète maudit, d'être l'Héautontimorouménos, le bourreau de lui-même. Du choix du dandysme à la façon de Barbey d'Aurevilly, à la mise en avant, par provocation, des idées réactionnaires de Joseph de Maistre (mais Baudelaire sera sur les barricades en 1848), de la fréquentation des prostituées les plus viles, jusqu'à la déchéance et la maladie, Baudelaire est dans un long processus d'auto-destruction. *Les Fleurs du mal* ? ... « Le succès bizarre de mon livre et les haines qu'il a soulevées m'ont intéressé un peu de temps, et puis après cela, je suis retombé ».

Tout ce qu'il écrit est à distance, l'intérêt qu'il y prend est mince. Comme un exercice parnassien, sans plus. Il se sent davantage porté par son identification quasi-mystique à l'œuvre de Poe qu'il traduit. Sartre relève par ailleurs, et c'était déjà la thèse de Walter Benjamin, que pour Baudelaire, la poésie est moins dans les mots que dans la ville, et d'abord Paris. « Fards, parures, vêtements, lumières, manifestent à ses yeux la véritable grandeur de l'homme, son pouvoir de créer ».²

Baudelaire, ce poète qui se détourne de la magie des mots, psychasthénique de surcroît, cette vie à vau-l'eau qu'il aurait choisie délibérément, ce poète, tel que Sartre comprend son « plan de vie », ne pouvait être accepté par Ferré. Il y voit d'abord quelques vérités, et délaissera Baudelaire quelque temps, s'en détournera, mais finira par y revenir par un biais inattendu, confiant à F. Travelet : « C'est Sartre qui a des problèmes avec Baudelaire, pas moi ».³ Après le « rejet » passager, Ferré reviendra à Baudelaire en le mettant en musique et en l'enregistrant en 1957.

Le *Baudelaire* de Sartre est dédié à Jean Genet. Sartre, à qui Gallimard demande une préface pour les œuvres de Genet, en écrira comme on sait une très longue qui occupera tout le tome I des œuvres de Genet (578 pages).

Ferré le lit avec enthousiasme. « Pour moi, son chef-d'œuvre. C'est un livre

¹. Léo Ferré, *Vous savez qui je suis, maintenant ?*, recueil d'interviews de radio et de télévision transcrites et thématisées par Quentin Dupont, La Mémoire et la mer, 2003, p. 352.

². Jean-Paul Sartre, *Baudelaire*, collection « Idées », Gallimard, p. 52.

³. Françoise Travelet, *Dis donc, Ferré...*, Hachette, 1976 (rééd. Plasma, 1980 ; La Mémoire et la mer, 2001).

extraordinaire. Au fond un grand livre sur la morale, qu'il appelle *Saint-Genet, poète et martyr*. C'est fabuleux, fabuleux. Il faut lire ce livre ».¹

Pourquoi cet emballement alors que par ailleurs il semble *a priori* apprécier peu l'œuvre de Genet si l'on en croit quelques vers de Ferré bien connus... Là non plus, Ferré ne s'explique pas.

La démarche de Sartre est proche de celle utilisée avec Baudelaire. Comprendre, à partir de l'enfance de Genet, enfant abandonné, placé en nourrice dans le Morvan, bien élevé, enfant de chœur, qui choisit la voie de la délinquance dès treize ans : ce sera Mettray, le bain d'enfants, puis plus tard la prison pour vol (Genet ne volait que des livres, mais la récidive pouvait conduire à la perpétuité !), le choix de l'homosexualité, mais aussi celui de l'écriture, romans et poèmes (on a souvent relevé la parenté du vers de Genet et du vers baudelairien). Pourquoi parler de livre de morale ? Sans doute par cette oscillation perpétuelle entre la tentation du bien et le mal... Livre contemporain de *Le Diable et le bon Dieu* qui traite aussi de ce choix.

Ferré commet un lapsus qui ne manque pas d'intérêt : il commet une erreur sur le titre. Il dit « poète et martyr », au lieu de « comédien ». Or, dans le titre de Sartre, « comédien » est le mot essentiel. En effet, Sartre se réfère à la pièce éponyme de Jean Rotrou, tragédie (excellente d'ailleurs) écrite en 1646, mettant en scène le comédien romain Genest, jouant devant l'empereur Dioclétien *Le Martyr de Saint-Adrien*. Et jouant Adrien, Genest entend l'appel de Dieu, se convertit au christianisme, et accède au martyr. Le comédien Genest s'est identifié au rôle qu'il interprète, mais, tourniquet sartrien, l'acteur qui joue le rôle de Genest, lui, ne se convertit pas, il joue le rôle d'un converti : il y a l'acteur, le rôle de Genest, et Genest s'identifiant à Adrien. Jean Genet, selon Sartre, joue de tous les registres à la fois. On ne sait jamais quelle place il occupe. Enfant sage ? Voleur ? Homosexuel ? Écrivain ? Plus tard militant politique... Cet enfant en constant déplacement, on ne sait où l'attendre. La maestria dont Sartre fait preuve rend ce livre difficile passionnant à lire. Et Ferré a été conquis.

Si le *Baudelaire* éloignera Ferré du poète quelque temps, Genet, après avoir lu Sartre, ne pourra (ou ne voudra) plus écrire de romans, et sera plongé dans une sévère dépression. La littérature est aussi un métier à risque quand un Sartre la démonte. Ferré, n'ayant pas à Genet le même rapport qu'à Baudelaire, a fait à l'évidence une lecture déprise d'affect et apprécié ce livre superbement écrit.

« L'enfer, c'est les autres »

Ferré cite souvent cette formule, par exemple dans les entretiens de 1969 avec M. Lancelot : « L'enfer, c'est les autres, admirable, c'est toute la clef de Sartre » et, dans la préface au roman de M. Frot, *Le Roi des rats*, il écrit : « L'enfer, c'est les autres, dit Sartre. L'enfer de Frot, c'est lui-même parce qu'il est un Autre. La conclusion de Sartre, mise à jour après la « confrontation », se réduit à un soliloque désespéré, une façon de poursuivre sa tâche malgré les Autres et dans les Autres, alors que le sentiment d'altérité ne trouve son objet qu'en soi, dans sa propre géhenne ». Il ne s'agit pas, concernant Frot, du « Je est un autre » rimbaldien, du « Je nié », où, nous dit Ferré, il y a tout Rimbaud. Ce « Je » distancié, dissocié, dont l'inconscient occupera la faille. Mais plutôt du « Soi-même comme un autre »...² Cette objectivation de soi, vu en extériorité, ce regard porté sur soi comme s'il était étranger (soit une transcendance transcendée ! - *sic*).

Ferré est donc ici au plus proche de Sartre. Si nous nous référons aux critiques, *Huis-clos* a donné lieu à pas mal de malentendus, que Sartre a dû balayer à de nombreuses reprises.

« "L'enfer, c'est les autres" a toujours été mal compris, dit Sartre. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres sont toujours empoisonnés... Or, c'est tout autre chose que je veux dire : si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, ALORS, l'autre ne peut être que l'enfer ».³

Et Sartre nous rappelle que les trois enfermés sont des morts, des consciences mortes, et donc ne peuvent modifier leur destin. « Mort » fonctionne aussi ici de façon symbolique

¹ Léo Ferré, *Vous savez qui je suis, maintenant ?*, *op. cit.*, p. 353.

² Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.

³ Enregistrement de Sartre en préface à la captation de *Huis-clos* (Deutsche G. G.).

: être mort, c'est « être encroûtés dans une série d'habitudes, de coutumes, qu'on ne cherche même pas à changer... Nous sommes vivants... J'ai voulu montrer par l'absurde l'importance de la liberté... Quelque soit le cercle d'enfer dans lequel nous vivons, je pense que nous sommes libres de le briser. Et si les gens ne le brisent pas, c'est encore librement qu'ils y restent, de sorte qu'ils se mettent librement en enfer ». On voit bien ici la proximité de pensée de Sartre et de Ferré. On pourrait évoquer de nombreux passages de Ferré qui sont un rappel de la liberté, un appel à se libérer, à briser le cercle d'enfer des habitudes et des coutumes... Ne serait-ce qu'*Il n'y a plus rien*.

L'engagement

« Vous savez, moi, je l'ai dit un jour à Sartre : "L'engagement, ça n'existe pas", et il a dit : « Un type qui écrit ne peut plus écrire s'il voit des gens qui meurent de faim »... C'est des mots, tout ça, pourtant Dieu sait si je parle de Sartre et Dieu sait si j'ai une admiration pour ce type. Mais vous savez, l'engagement... l'artiste doit être vraiment très, très, très indépendant »¹ et Ferré dira aussi : « Moi, je ne suis pas engagé, je suis comme je suis ».

Françoise Travelet, à juste titre, reconnaît que Ferré ne nie pas que l'écrivain, l'artiste, comme tout homme, se trouve engagé malgré lui, est en situation d'engagement, qu'il le veuille ou non. Mais Ferré ne parle au nom de personne, ni à la place de personne : « Il n'exprime que sa propre pensée et ses propres choix ».²

Alors, l'artiste ou l'écrivain ne seraient investis d'aucune responsabilité particulière. Est-ce éloigné de ce que dit Sartre ? Toute liberté étant en situation, jetée au monde, l'engagement n'est que la conséquence logique de cet être-en-situation.

Écoutons Simone de Beauvoir : « Nous sommes donc jetés libres et en situation dans le monde un peu comme Pascal disait : "Nous sommes embarqués"... L'existentialisme dit : "Nous sommes engagés". C'est avant tout un état de fait ». Ainsi, condamnés à la liberté, nous le sommes aussi à l'engagement : je suis toujours-déjà engagé. Sartre n'a jamais confondu engagement et politisation, ou adhésion à un parti. L'artiste retiré dans sa tour d'ivoire, qui ignore ou méprise le monde comme il va est tout aussi engagé que le militant de base ! Encore faut-il que les conditions matérielles existent afin que chacun puisse choisir sa vie. C'est le cœur du problème : on ne fait pas ce qu'on veut, mais on est en même temps toujours responsable de ce qu'on est ou de ce qu'on a fait de nous.

Pour Sartre, l'écrivain, l'artiste ont donc une mission particulière, car en tant que tels, ils parlent aux autres, écrivent pour les autres. Parler aux autres, oui, mais jamais à leur place ; faire en sorte que chacun, chacune soit porteur d'une parole singulière. Penser avec sa propre tête, disait le vieux Kant. Et sur ces points, Sartre et Ferré me semblent d'accord sur l'essentiel : ils laissent les gens libres...

La Cérémonie des adieux

Sartre meurt le 15 avril 1980. Son enterrement sera suivi par une foule immense : soixante mille à cent mille personnes... ? On parle du « peuple de Sartre », de « manif contre la mort de Sartre », de « dernière manif de 1968 ».

Sartre ayant refusé d'être inhumé auprès de son beau-père, il sera enterré dans un coin tranquille, non loin de la tombe d'un certain Charles Baudelaire...

1981 : Simone de Beauvoir publie le dernier volume de ses mémoires, livre dédié « À ceux qui ont aimé Sartre, qui l'aiment et l'aimeront »... *La Cérémonie des adieux* est le récit des dix dernières années de son compagnonnage avec Sartre. Quoique respectant comme toujours dans ses « mémoires » l'intimité de certaines personnes (allant souvent jusqu'à changer les noms), elle ne cache rien de la maladie de Sartre, de sa déchéance physique progressive, de sa souffrance et de sa mort. Ce livre est un grand livre, d'une intense émotion et d'une grande beauté, un acte d'amour qui est un des chefs-d'œuvre de la fin du XX^e siècle. Il est complété par de longs entretiens inédits avec Sartre.

Léo Ferré le lira. Et il réagira très violemment : « Simone de Beauvoir, qui a écrit ce

¹. Entretien à Europe 1.

². Françoise Travelet, *Dis donc, Ferré...*, *op. cit.*

livre abominable : *La Cérémonie des adieux... Dégueulasse...* » (propos rapporté par R. Kudelka).

Certes, Ferré semble n'avoir jamais eu de grande sympathie pour S. de Beauvoir : il parle de « Sartre et sa copinoscope » (*sic*), de « Sartre et sa bonne femme » ou de « sa femme de jour »... Encore que ces expressions soient courantes chez lui. Ainsi, il écrivit à Sartre pour qu'il demande à Beauvoir de faire cesser les agressions dont il est l'objet de la part de « troupes » rangées derrière *L'Idiot international*, dont elle a pris symboliquement la direction, comme Sartre celle de *La Cause du peuple*. Pourquoi écrire à Sartre ? « Je préfère écrire aux bonhommes qu'aux bonnes femmes ». Ce sont donc des tournures de son langage familier, mais qui sont néanmoins péjoratives, et manquent d'élégance.

Donc, Ferré a détesté le livre. Connaissant son caractère, on peut comprendre sa réaction. Ferré, comme la plupart des poètes, a souvent chanté la mort. La mort, c'est abstrait dans le poème. De la maladie, de la souffrance, il ne parlait jamais. De sa maladie, personne n'a rien su, ou presque. Cela relevait de son privé, ne concernait pas l'homme public. Ferré était au fond très pudique, et d'une sensibilité exacerbée, lui qui, nous dit F. Travelet, « pleurait en lisant le journal et vomissait à la moindre contrariété... » Il ne pouvait trouver ce livre qu'abominable...

Léo Ferré est passé complètement à côté de *La Cérémonie des adieux*. Ce livre superbe qu'il faut lire absolument si ce n'est déjà fait.

On voit donc, au travers de ces quelques lignes, que la lecture de Sartre a longtemps accompagné Ferré, même s'il a fait des impasses et des rejets du côté de la philosophie. Sur la longue durée, Sartre influença sans doute davantage Ferré que l'amitié intense mais éphémère avec Breton.

Au Panthéon de Ferré, deux philosophes occupent les places d'honneur : Sartre, toujours sur la brèche de l'écriture, de l'aventure, du voyage. Et Bachelard, le sage faisant son marché place Maubert et tisonnant son poêle... Un Bachelard d'Épinal... Mais Ferré et Bachelard, c'est une autre histoire.

Francis Delval

Études & propos, Passage Léo Ferré

Auteur de *La fabrique du texte Remarques sur l'écriture de Ferré* (CLN n° 12), *Baudelaire, mon semblable, mon frère* (CLN n° 14), Francis Delval a longtemps été à nos côtés. Des ennuis de santé l'ont éloigné des *Copains d'la neuille* et de France. Sans nouvelles, nous lui adressons notre salut en reprenant ce texte qu'il avait donné au blog *Léo Ferré Études & propos*. Blog sur lequel on peut lire une possible suite de *Ferré lecteur de Sartre*, toujours de Francis Delval, *Léo Ferré et les philosophes*. Occasion de revenir sur les deux indispensables sites Internet de Jacques Layani : *Léo Ferré Études & propos* qu'il a tenu du 10 novembre 2006 au 12 mars 2009, blog « à la fois spécialisé et encyclopédique », véritable « bibliothèque » de deux-cents notes.

leofferre.hautetfort.com

Passage Léo Ferré où il recense les ouvrages de et sur Léo Ferré.

Ainsi que les programmes de spectacles, les recueils de partitions, les préfaces.

passageleofferre.free.fr

Entretien avec Mathieu Ferré

Les copains d'la neuille : En avril 2018, paraissent à La mémoire et la mer, *Je parle à n'importe qui*, chez Universal, *Mai 68*. La dernière parution Ferré Baudelaire *Les Fleurs du Mal suite et fin* remonte à 2008. Dix ans de silence discographique à La mémoire et la mer. Que s'est-il passé ?

Mathieu Ferré : Avant tout, des problèmes de distribution. Harmonia Mundi qui distribuait mon catalogue a connu de nombreux bouleversements : la mort de son fondateur, Bernard Coutaz en 2010, des changements à la direction commerciale, une autre politique éditoriale. Par la suite, Harmonia Mundi a été repris par PIAS. La mémoire et la mer n'avait plus sa place. Nous avons interrompu notre collaboration. J'ai cherché un autre distributeur. Sans grand succès. L'Autre Distribution a été contactée. Mais je n'ai jamais eu de véritable réponse. J'ai alors rencontré Xavier Perrot d'Universal. J'ai tout de suite apprécié son contact, sa façon très professionnelle de travailler. Nous avons fait ensemble l'intégrale *L'Indigné* en 2013. Chemin faisant, il a accepté de distribuer le catalogue de La mémoire et la mer. Ainsi, Universal dispose de la quasi intégralité de l'œuvre de Léo. Ça a pris du temps. Universal est une grosse machine très complexe. En 2015, on a fixé les bases de notre accord. Je n'oublie pas dans mon silence la mise en place de ma brasserie. Aujourd'hui, mon fils Nicolas a rejoint ma petite entreprise, cela me donne du temps pour me consacrer à Léo.

CLN : N'y a-t-il pas eu aussi quelque déception lors de la sortie très silencieuse des *Fleurs du Mal Suite et fin* ?

M. F. : J'ai été très déçu de l'accueil réservé à ce disque. Sur le plan commercial, il a été très mal travaillé par Harmonia Mundi. J'avais mis en place, pour la promotion, un très important budget. Il y a eu très peu de retour, des ventes assez moyennes. Tout ceci m'a refroidi.

CLN : De plus, Jean-Louis Murat qui avait repris douze titres dans *Charles et Léo* en est resté au disque, sans aucune interprétation publique...

M. F. : C'est le gros bémol. Je lui avais proposé le projet. J'ai beaucoup apprécié ses interprétations. Mais j'attendais quelques dates, des concerts. Il n'y a rien eu.

CLN : Tout le catalogue de La mémoire et la mer est chez Universal ?

M. F. : Pas intégralement. Les disques d'interprètes, Richard Martin, Joan Pau Verdier, Ann Gaytan, etc., les livres, la collection *Les Étoiles* ne sont pas distribués par Universal. Ils restent disponibles sur notre site Internet. Avec Universal, on s'est recentré sur l'œuvre de Léo. À propos de *L'Indigné*, l'édition originale est épuisée. Une autre, à prix et à format réduits, format à l'italienne, devrait sortir prochainement.

CLN : Pendant ces dix ans, il n'y a pas eu de livre, si ce n'est *Les Chants de la fureur* en co-édition Gallimard-La mémoire et la mer. Quel est le bilan de cette collaboration ?

M. F. : Il y a un bon côté, c'est un beau livre, je l'ai toujours à portée de mains, je le consulte sans arrêt. La présence de La mémoire et la mer aux côtés de Gallimard, la NRF, c'est prestigieux ! Mais il y a un autre versant plutôt décevant. Sur le plan économique, sur le plan de la communication. J'ai apporté une maquette intégralement faite, je me suis occupé de tout, des droits d'auteur, etc. Il y a eu un premier tirage, 6000 ou 8000 exemplaires, je ne me rappelle plus. Tirage épuisé, je leur devais de l'argent ! De plus, ils me disent avoir effectué quatre cent-cinquante services de presse. Pour quels résultats ? Pas un seul article dans les journaux. Je m'interroge sur la réalité de ce chiffre, sur la mission des attachés de presse. Ils ne sont sans doute pas seuls responsables de ce silence. Il y a, aussi, la paresse des médias. Ils avaient en mars 2013 traité le livre d'Annie Butor, il n'y avait pas lieu de s'arrêter à nouveau sur Ferré. Ils font des pages sur Annie Butor, rien sur une anthologie de plus de mille six-cents pages ! Quelle incompétence, on s'occupe des à-côtés, des bas-côtés plutôt que de l'œuvre ! Par ailleurs, un deuxième tirage des *Chants de la fureur* vient d'être réalisé. Je suis co-éditeur et je ne suis pas informé. Je leur ai commandé, pour notre site Internet, un certain nombre d'exemplaires. Seule une moitié est livrée. Tout ceci est très décevant.

CLN : *Mai 68* reprend sur deux CD des chansons d'avant 1968, les chansons de 1968 à 1972, une anthologie et le concert du 10 mai à La Mutualité. Quel document ! D'où vient-il ?

M. F. : On a retrouvé la bande dans notre maison d'Ardèche. Il y en avait également une autre dans les documents que nous a laissés Françoise Travelet. Je pense que ça a été enregistré sur magnétophone par Maurice Frot, à la demande de Léo.

CLN : Comment est né ce *Mai 68* ?

M. F. : J'avais cette idée, l'anniversaire des cinquante ans de mai 68, les vingt-cinq ans de la disparition de Léo, l'occasion de montrer en quelques titres un avant et un après. Et joindre le concert de la nuit des barricades. C'est un coffret Universal qui change de la période de Thérèse Chasseguet, toujours fermée, intransigeante, définitive. Pendant cette période, rien n'a pu se faire. Elle ne voulait pas que certains titres sortent, *La Poésie fout l'camp Villon !*, le duo avec Richard Marsan, *Ni dieu, ni maître, ni flûc*. *L'Indigné* a permis la sortie d'un CD, le n° 20, *Autres inédits et versions alternatives*. Par ailleurs, elle a publié en 2016 un livre, *Barclay Une histoire de haute fidélité* où, dès les premières pages, elle parle des ayants-droit des artistes, poursuit : « C'est comme si je vous disais qu'une certaine Comtesse aux pieds nus n'avait pas existé entre 1969 et 1973 dans l'entourage de Léo Ferré ». Que veut dire ce sous-entendu ? C'est très indélicat, c'est méchant. Je ne suis pas allé plus loin, j'ai refermé le livre.



Mathieu Ferré

CLN : *Le Bateau espagnol* a été, aussi, caché ?

M. F. : Je savais qu'il existait une version avec, aux guitares, Paco Ibañez et Juan Carlos Cedron. Elle est indiquée dans la discographie de Jacques Lubin. J'avais demandé à Thérèse Chasseguet, à de multiples reprises, de la chercher, je lui ai donné des références. Sans succès. Xavier Perrot, lui, l'a trouvée. Elle fait partie du CD n° 20. C'est, pour moi, un des plus beaux enregistrements de Léo.

CLN : De nombreux documents sont encore dans les archives Barclay ? Un autre « trésor » a été trouvé...

M. F. : J'ai retrouvé une lettre de Léo à Marie-Christine, de 1972 ou 1973, où il lui écrit qu'il va « la semaine prochaine enregistrer au studio Hoche *La Nuit* », le feuilleton lyrique de 1956. J'ai donné la lettre à Xavier, avec les dates il a retrouvé la bande, Léo chante en s'accompagnant au piano.

CLN : La parution est programmée...

M. F. : Il y a toujours les conflits avec Annie Butor. Le tribunal a déclaré que Madeleine était co-auteur d'une partie de l'œuvre. Ça

me rend malade. C'est scandaleux. Il y a ré-appropriation de l'œuvre. Chacun sait la part des choses, les créations de Léo, la simple présence de sa femme. Oui, il faudra publier *La Nuit*.

CLN : *Je parle à n'importe qui...*

M. F. : Ça faisait longtemps que je souhaitais sortir ce long poème, enregistré à la maison à Castellina. J'ai indiqué sur la pochette du CD les conditions « absolument artisanales » de sa captation. La bande a été restaurée en studio, on l'a indexée. Malgré cela, les cinq premières pages sont de qualité très moyenne. Fallait-il le publier ? J'en suis convaincu. Une récente rencontre avec Babx m'a conforté dans ma décision quand il m'a dit : « Je suis rentré dans l'univers de Léo Ferré avec *Métamec* ». Ceci légitime un peu plus la parution de ce CD, où d'autres, *Maudits soient ils !*, *Les Fleurs du Mal Suite et fin*. Claude Frigara qui a écouté la version restaurée me conseillait de ne pas inclure les cinq premières pages. Ça n'aurait eu aucun sens. Il fallait l'édition en intégralité.

CLN : Les attaques ne manqueront pas. Celles concernant l'auteur de la préface de ce poème

dans *Les Étoiles* en 2000, Patrick Buisson.

M. F. : Je t'avoue que je ne me rappelais même plus cette préface. Ce livre doit être quasiment épuisé. Si on veut le texte du poème, il y a d'autres éditions, en particulier dans le livret du CD.

CLN : À une époque, ont été évoquées de possibles parutions à partir des archives de l'INA...

M. F. : Pour la partie radio, nous avons déjà utilisé de nombreux titres, en revanche, pour la partie vidéo, aucun accord n'a été trouvé avec l'INA. Par ailleurs, faut-il multiplier les sorties, les concerts, les *live* ? Le concert du 10 mai 1968 présente un intérêt évident. Il faut faire des sorties ciblées. Et je préférerais qu'on approfondisse davantage l'œuvre disponible de Léo.

CLN : Cette année est également riche de la sortie de CD d'interprètes. Le Michel Bouquet. Sa parution est prévue pour 2018 ?

M. F. : Universal a du pain sur la planche cette année, deux CD en avril, trois intégrales à la rentrée. On ne peut pas tout sortir. On le reporte, sans doute, à 2019.

CLN : *C'est extra...*

M. F. : *C'est extra* est une idée de Méridian avec La Souterraine. Le projet a été parfaitement conduit, il y a eu des aides, des subventions, les chansons de Léo chantées par de jeunes artistes. Le CD est très bien réalisé. Il y a déjà eu deux concerts, il y en aura d'autres, dans des endroits où la parole, la musique de Léo ne sont jamais allées. C'est une vraie ouverture. Certains des artistes du CD mettent des titres de Léo dans leur tour de chant.

CLN : Et Cali, à même d'amener à Ferré un autre et nombreux public...

M. F. : Début avril, en cinq jours, Cali a enregistré une vingtaine de titres pour un disque dont la sortie est prévue en septembre. Je ne sais s'il y aura un ou deux CD. Parmi les titres enregistrés, il y a les chansons que reprend régulièrement Cali, *Richard*, *L'Oppression*, une majorité de titres issus des années Barclay, mais aussi, *L'Enfance*, *Flamenco de Paris*. Une version de *Paris je ne t'aime plus* à tomber par terre, magnifique. Il a, à la demande de son producteur, ajouté *Jolie môme*. Ce n'était pas prévu. Un peu comme moi, pour *Mai 68*, il y a eu insistance de Xavier Perrot pour insérer *C'est extra*. Pour *Richard*, Cali souhaitait que je dise : « Alors Richard, ça va ?,... Richard, le dernier pour la route ». Ça m'a un peu bloqué, le nœud à la gorge. J'ai esquivé. Ça a tourné dans ma tête, le lendemain, j'ai proposé aux musiciens de mettre une musique sur un texte lu, une seule prise, je me sentais incapable de faire plus. J'ai lu *L'Amour est dans l'escalier*. Je trouve que c'est assez réussi. Le titre devrait figurer sur le disque.

CLN : Il y aura des concerts ?

M. F. : Il y aura une tournée. En quelques jours, sur la simple information Cali chante Ferré, vingt-cinq dates ont été fixées. La première date sera le 4 octobre, il y aura le TLP-Déjazet, le calendrier se met en place.

CLN : Tu as assisté à la plupart des enregistrements de Cali, on sent ton enthousiasme...

M. F. : Je trouve qu'il met particulièrement les textes en valeur, il les déploie. Ça va donner d'autres ouvertures aux chansons de Léo. Un exemple, j'aime beaucoup *Thank you Satan*, mais les arrangements sont très datés. Cali en donne une version plus sobre, forcément contemporaine. C'est fou de dire ça. Mais c'est mon sentiment. Je le ressens sur d'autres titres. Cali est vraiment passionné de Léo. Le meilleur de tous les disques d'interprètes.

CLN : Pour finir, à La mémoire et la mer, après *Je parle à n'importe qui* au printemps, une intégrale à l'automne...

M. F. : L'idée serait de disposer d'une intégrale Ferré. En trois coffrets, la période Le Chant du monde et Odéon, tout ce qui relève du domaine public, enrichi de quelques bonus trouvés ces dernières années, des titres d'avant 1950, *La Clé*, la chanson du film *La Cage d'or*, la période Barclay, la période La mémoire et la mer qui n'a jamais été vraiment réalisée. Principalement à cause du blocage de *L'Opéra du pauvre*, dont la dernière édition discographique remonte à 1989. J'indiquerai les décisions judiciaires, Madeleine « reconnue » comme « co-auteur ». Pour cette œuvre, il y aura trois CD, *L'Opéra du pauvre*, *Le Chant du hibou* et la version de *La Nuit* retrouvée chez Barclay. Je leur ai « passé » le concert du 10 mai 1968, ils me « passent » *La Nuit*. La réalisation de ces coffrets est actuellement en cours, le contenu comme le contenant, par exemple, la possibilité d'inclure les disques en public.

[Entretien réalisé le 19 avril 2018].

Je parle à n'importe qui

Probablement écrit au milieu des années 1970, *Je parle à n'importe qui* a été enregistré par Léo Ferré, à Castellina, en 1977. Dans les derniers jours de l'année, la bande a été envoyée à Kamel Benyahia, journaliste et programmeur d'une radio locale en Algérie, rencontré quelques mois auparavant lors d'une tournée en Afrique du Nord. Une promesse tenue, une façon de lui parler « comme ça à travers les ondes », lui dira Ferré dans la postface accompagnant l'enregistrement. Jusqu'à cette année, et la sortie en CD à La mémoire et la mer, ce document n'avait connu d'autres diffusion.

Le texte a été publié en 1979 au Gufo del Tramonto, une impressionnante plaquette grand format (28 x 41 cm), tirage à deux cent-cinquante exemplaires numérotés et cinquante hors-commerce, dessin de couverture de Charles Szymkowitz, nouvelle origine du monde, neuf autres dessins en illustration sur vingt-quatre pages composées en Garamond 12, papier du Moulin Magnani, Pescia (Toscane), une dédicace à Marie-Christine Ferré, suivie de quatre vers : « On ne fait pas la poésie avec des tracts / On la fait avec sa gueule bien ouverte / Sur les verbes habituels / Et de préférence actifs ». Une première édition confidentielle.



Je parle à n'importe qui ne sera pas de *Testament phonographique* (1980), mais connaîtra de nombreuses publications : un extrait dans la revue *Chanteuses, chanteurs, vos papiers!* (1984), intégralement avec d'autres textes choisis par Ferré dans *Les Années-galaxie* de Françoise Travelet (1986), puis dans *La Mauvaise graine* (1993) et *Les Chants de la fureur* (2013), texte réédité dans la collection *Les Étoiles* (2000). Sans écho particulier chez les auteurs Ferré, le plus souvent un profond silence, au mieux de vagues signalements.

Deux ou trois exceptions à cet évitement, *Une vie d'artiste* où Robert Belleret évoque un « long texte délirant qu'il faut lire pour voir jusqu'à quels horizons improbables peut naviguer ou divaguer l'esprit d'un poète lorsqu'il est seul devant sa machine à écrire. Un texte qu'on se gardera bien d'analyser ou de démonter parce que l'auteur ne s'est pas laissé démonter pour le taper au kilomètre, et le coller, comme à l'aveuglette, un texte où il est beaucoup question de Créteil, "cité blême", et de tellement d'autres choses. *Je parle à n'importe qui*... et je lui dis n'importe quoi, qui n'est pas forcément intéressant ou émouvant ». C'est bien schématique et très réducteur. Belleret poursuivra sur ce texte où « ceux qui connaissent bien Ferré picoreront quelques miettes de mémoire partagée, croiseront des mots repères, s'amuseront à collectionner les réminiscences ». C'est mieux, mais toujours insuffisant. Ce texte demandait une autre réception.

Celle qui s'est manifestée en 2000, ouverte sur quelques généralités : « Portée par une mer interne, l'œuvre de Ferré obéit à un incessant va-et-vient. Elle s'écrit en même temps qu'elle s'efface, s'abandonne au ressac des débris d'inspiration, recouvre des textes anciens de toute la majesté de sa marée haute au gré de ses emportements ou de ses fureurs », poursuivie sur d'utiles remarques, la « déferlante d'un verbe insurrectionnel à base d'images surréalistes, d'aphorismes endoloris et de sournoises réminiscences », conclue sur de pertinents éclairages : « Avec *Je parle à n'importe qui*, Ferré, fidèle à son habitude, semble ne s'adresser qu'à lui-même. Sa poésie tient à la fois du droit d'épave et d'une entreprise d'autobiographie fragmentaire. Le miracle est que ce langage crypté dont il est le seul à détenir le chiffre nous inclut au lieu de nous exclure, que cette langue aux sonorités étranges nous touche et nous émerveille comme une langue maternelle, que ce "paquet parleur" finit par se confondre avec notre monologue intérieur. Ce Ferré-là peut bien se dispenser d'être constamment intelligible, le plain-chant

de cette poésie informelle est à jamais branché sur le “chagrin particulier” de ses lecteurs ». Soyons clairs, il ne s’agit pas de moquer l’un, encenser l’autre, fustiger le survol de Robert Belleret, apprécier le lyrisme de Patrick Buisson dans la préface à l’édition de *Je parle à n’importe qui* parue à La mémoire et la mer. Nous aimons *Une vie d’artiste*, la biographie à ce jour inégalée de Belleret, nous exécrons la détestable idéologie, les pratiques politiciennes de Buisson. Reste l’évidence, l’un est dans l’effleurement péremptoire et le simplisme, l’autre dans l’emprise amoureuse et la justesse.

Alors, que faire devant ce monologue, comment lire, comment écouter ? La facilité pousse à se tourner vers le biographique, clarifier l’œuvre par la vie, en cela nier le travail de création, aplanir en prose ce qui s’est élevé en poésie. Robert Belleret emprunte cette voie, évoquant le vers qui suit *L’Espoir* : « J’ai vu l’autre jour la Misère qui passait la frontière espagnole », redisant le connu, vers « révélateur de la destination du poème si l’on sait que Marie-Christine n’était qu’un bébé, emmailloté dans une couverture, lorsqu’en 1947, elle a clandestinement passé les Pyrénées enneigées dans les bras de ses parents fuyant le franquisme ». Faut-il poursuivre, s’arrêter ici et là, traduire le vers qui, cette fois, précède *L’Espoir* : « J’ai vu l’autre jour la Misère qui sortait de chez Dior », éplucher le texte, faire d’autres relevés, ce « dortoir, en 1926 » et cet « amour inchangé » : « Et tu es toujours là / Mon amour inchangé / Cette femme que j’ai vue devant un hôpital cet été / Et que j’avais aimée Autrefois Elle ne le savait pas / Et puis cette poubelle sur la tronche comme une dentelle usée » ? Jeu vain, qui dénude et appauvrit, Ferré lui-même, jouant de la traduction dans son adresse à Kamel, expliquant : « Boule, Boule dis-moi et c’est moi qui te tourne », « la petite boule qui comporte les caractères des machines à écrire à la mode ».

Il faut aller vers d’autres lectures, par exemple, celles de Francis Delval, *La fabrique du texte Remarques sur l’écriture de Ferré* (CLN, n° 12), où il rejette, peu ou prou, les approches biographiques ou thématiques, pour prendre quelques clés dans les textes mêmes de Ferré, s’appuyant à de nombreuses reprises sur *Je parle à n’importe qui*, une dizaine de vignettes mises en évidence, la façon d’être dicté, l’étymologie, la forgerie des mots, les structures sonores, l’antanaclase, la métaphore..., approche autant intellectuelle qu’artisanale, parcours attentif de la carte ferréenne, qu’on peut préciser par d’autres obsessions relevées, la mise à jour de la signature Ferré à tout bout de vers, libres, plus ou moins captifs, des fragments rencontrés ailleurs, tels quels ou maquillés : « Il est six heures et midi à New York ?... Il y avait dans vos yeux, petite, ce soir vers la marée descendante, gare Saint-Lazare... J’ai dans la tête un vieux hautbois de 1925... L’incroyable c’est ça c’est ce qu’on ne voit pas... Je te ferai l’amour dans le quartier des chiens... », le tramway et le chien de *Benoît Misère*, des mots et des tournures récurrentes : « En ces temps... sois heureux... envergué... viking... je t’aime... pas vrai... », des listes et des inventaires, les impératifs et les interrogatifs, des néologismes, tout un jeu lexical en précisions et ruptures, la poésie comme un art du montage, le connu le disputant à l’inconnu, une exploration qui invente, l’amour à tous les carrefours. L’érotisme, de même, figuré par le sourire vertical dessiné de Charles Szymkowitz, « à l’heure où les filles s’ouvrent », cette volupté « Ça vous a de ces yeux / Ça vous a de ces lèvres ». Et encore, indispensable, l’immersion dans une histoire où le spatial se conjugue avec le temporel, ailleurs prenant le pas sur ici, demain sur maintenant. Ou l’envie de se laisser aller à l’écoute du poème ou à un dialogue en jouant des « je » et des « tu ».

Et puis le CD est arrivé, la sortie de la « typographie », le texte qui « prend son sexe » avec les cordes vocales de Ferré, qui s’expulse de sa marge, en pleine voix. De fait, enregistrement aidant, se découvre un autre accord avec les mots, la séduction du piano, une scansion qui transforme la parlerie en échange avec celui qui écoute, celui avec qui Ferré s’entend. Peu importe alors d’être un profane ou un initié, un lien se noue, une complicité se dépile, une émotion déborde. Au-delà du sens, on entre en compréhension avec des mots,

on prend la mesure du texte, enrichi d'une essentielle composante, le souffle et le rythme imprimés par Ferré, sa voix.

Alain Raemackers rappelle dans le livret combien *Je parle à n'importe qui* importait pour Ferré. Le texte faisait partie, en 1975, de ses projets d'album. Le temps passant, dans les dernières années de 1980, n'étant pas parvenu à ses fins, il « avait envisagé d'enregistrer certains extraits sous forme de "chansons" autonomes ». Si l'œuvre doit s'écouter dans sa continuité, certains fragments – *Dans le désastre de la fourmière, Demain ? Nothing !* – ont statut d'autonomie comme dans *L'Opéra du pauvre* où, à l'écoute en continu, peut alterner l'écoute autonome de *La Baleine bleue*, *Le Témoignage de la cloîtrée* ou *Alors vint le printemps*. La version de *L'Espoir* (1974) mise en relation avec celle de ce CD fait entrevoir le chemin à parcourir.

Réponse entre nos lignes, que faut-il dire à ceux qui vont critiquer cette sortie « non prévue et non autorisée » par Léo Ferré, ses conditions d'enregistrement artisanales ? D'abord comme l'indispensable complément à l'édition du texte de 1979, ensuite comme un post-scriptum à sa discographie, archive à mettre à côté de l'œuvre officielle, accolée à *Métamec*, *Maudits soient-ils* et *Les Fleurs du Mal Suite et fin*, enfin comme une œuvre ouverte, presque neuve, en attente d'articles et d'études, simplement d'intérêt. Quelques semaines après sa parution, ce n'est pas gagné !



Je parle à ... ma machine à écrire

Les documents originaux ont toujours mots à dire.

Le fac-similé reproduit en page suivante – dans le CD en page 15, *Écoute !*; dans le livret, page 22 ; dans *Les Étoiles*, intégré à *Je parle à n'importe qui*, pages 13 et 14 – apporte nombre de repentirs et corrections.

Un peu de mystère aussi, la ligne 22 de la partie dactylographiée : « Aux parfums de la Nuit quand ils montent d'Espagne » ne figure dans aucune édition du texte mais dans *Je te donne* (vers 9).

Deux vers sont présents dans le tapuscrit, sur le livret, en CD, non reproduits dans les autres éditions :

- Boule Boule dis-moi, et c'est moi qui te tourne
- Aux putes St Denis comme un i sur la glace (fin de vers ne figurant pas sur le fac-similé)

Un vers du tapuscrit : « Aux paravents chinois de préférence » est modifié sur le livret, le CD et *Les Étoiles* : « Aux paravents de biais sur mon âme en cache-nez », écho au vers de *Je t'aimais bien tu sais* : « Des paravents chinois devant le vent du Nord ».

D'autres détails de lexique, d'orthographe et de mise en pages, différent de l'original aux reprises. Ici « to be » et « ixé », là « not to be » et « x », « La gare Saint-Bazard » remplacée par une nouvelle occurrence « sur les hectares de Créteil ».

Mai 68

Cinquante ans après, il fallait, en cette année 2018, une publication Ferré pour mettre le poing sur le i de son mai 68, sur sa vie, sa musique et ses mots, la permanence du « poing dans l'utopique ». En trois CD, *Mai 68* (Universal) raconte en chansons les abords d'un printemps.

Le premier CD met en situation quelques-uns de ses chants de révolte et d'insoumission, avec ses « idées toujours les mêmes », dix-neuf titres de 1945 à 1967, du *Temps des roses rouges* à *Salut beatnik*, ses attaques contre les crimes de Franco, les silences de Pie XII, les manigances du *Général*, contre *La Vie moderne* qui s'exhibe dans de vilaines *Vitrines*, *L'Homme* dans tous ses états. Le CD enchaîne des chansons archi-connues qui résonnent de leur proximité, d'autres moins connues, des merveilles, *Pacific blues*, *Quartier latin*, *La Mauvaise graine*, *Sans façon*.

Le deuxième CD propose, lui aussi, un voyage dans le temps, de 1968 à 1972. Mai 68 est passé, Ferré a démonté ses barricades, dégrafé son collier, pour s'en aller de continuités en ruptures vers d'autres vies. Quinze titres disent « 68 ! Et des poussières », des textes d'avant et d'après, une conduite forcée qui se transforme en eau vive. On retrouve *Poète, vos papiers !*, *Madame la misère*, mais aussi *L'Été 68*, *L'Oppression*, et encore *Le Chien* et *Il n'y a plus rien*, des chansons un peu moins chansons. Un autre Ferré, Ferré le même.

Sur vingt-quatre pages, Alain Raemackers signe un livret très documenté, précise ce printemps, rapproche le 22 mars et le 10 mai, montre Ferré avec Zoo – en volets intérieurs du coffret –, Pépée, Popaul, des photos de Patrick Ullmann, Hubert Grootclaes, Alain Sales, Jacques Clarence Pauker, présente les trente-trois titres des deux CD, oublie *Comme une fille* et pousse l'esprit de mai à égratigner l'orthographe du *Général*.

L'ensemble prend ses dimensions avec la restitution, sur un troisième CD, du concert du 10 mai à la Mutualité. Ce soir-là, Ferré est à l'affiche avec sept autres artistes, pour le gala annuel du groupe libertaire Louise-Michel. Il chante seize titres enserrés entre *La Mort* ferréenne et le *Spleen* baudelairien, conclut sur la première en public des *Anarchistes*. La majorité des chansons vient du 33-tours de 1967, quelques autres du disque blanc qui sortira en 1969. Ces dernières un peu ébréchées, mémoire un peu à trous, sans que cela entame l'immense bonheur de l'écoute : *Madame la misère* qui saute d'emblée une dizaine de vers, Popaul au rattrapage, *Le Testament* qui oublie « Avant de passer l'arme à gauche », quelques rayures sur *Pépée*, un singulier « un anarchiste » dans *Les Anarchistes* : « Faudrait pas oublier qu'y a toujours dans la rue / Un anarchiste », tel qu'il a été repris, Jacques Layani me le rappelle, dans *La Rue* n° 5, « Spécial Anarchie », 3^e trimestre 1969. On entend un peu de la nuit des barricades à venir, une fièvre montante sur *Salut beatnik* et *Ils ont voté*, une ferveur, un concert, pas un meeting, avant tout le chant d'un homme blessé, un artiste en pleine révolution personnelle, des chansons, des vers, qui résonnent douloureusement, une vie qui se ferme, une autre qui s'ouvre. On entend aussi une superbe version de *L'Amour*, la chanson de 1956, où le triple « Je t'aime » final part vers une nouvelle adresse. Et, sauf sur *La Marseillaise* et *Spleen* où la bande-orchestre est peu audible, le jeu de Paul Castanier, caressant et soyeux.

Dans *Une vie d'artiste*, Robert Belleret raconte sa présence à la Mutualité : « Trente ans après, il suffit de fermer les yeux pour réembarquer vers une de ces soirées quasi mystiques où la fumée des cigarettes nimbait le décor dans une atmosphère onirique, comme dans une mise en scène de Patrice Chéreau ou de Georges Lavaudant. La chaleur ambiante avait quelque chose d'animal et de fraternel... Assurément, en ce 10 mai, le public avait été, plus que jamais, chaleureux, l'atmosphère survoltée, la réceptivité absolue, mais Ferré n'en avait pas rajouté et nous n'avons pas le souvenir d'un quelconque appel à l'émeute qui aurait été de sa part le signe d'une méchante irresponsabilité ».

Un concert de première importance, quelques imperfections techniques gommées par l'émotion, une discographie en public qui s'enrichit merveilleusement.

Ferré à Marseille avec Martin

Le théâtre Toursky à Marseille est de longue date dédié aux arts de la scène et aux saltimbanques. C'est aussi le haut lieu Ferré par excellence où tout se conjugue à un verbe magique, les multiples traces de la rencontre de deux artistes, l'adresse, 16, passage Léo Ferré, une des deux salles au nom de l'auteur de *Marseille*, le restaurant Les frangins d'la night. Et, pour appuyer la rime Ferré, trois mots ont été ajoutés, récemment, au fronton du théâtre, trois mots souvent piétinés, Liberté, Égalité, Fraternité.

Ouverte il y a quatre ans, la petite salle Léo Ferré, tournée vers « des expressions artistiques variées, régionales, créatives », ne reçoit toujours pas, malgré les promesses, le soutien financier attendu, mettant en péril la vie et l'avenir du théâtre. Se refusant à fermer ce lieu indispensable, l'équipe du Toursky a décalé sa rentrée à janvier 2018, réservant la fin de 2017 à une dizaine de soirées de soutien et de résistance, recettes intégralement versées au théâtre : piano, jazz, guitare, de la musique partout, de l'humour, des ami(e)s artistes venu(e) s en nombre. Et deux soirées autour de Léo Ferré, *La Mémoire et la mer* et *A l'amour, citoyens !*

La mémoire et la mer

En préambule, Gisèle Maurizio puis Natasha Bezriche ont chanté Ferré en piano-voix, paroles et musiques, *Dieu est nègre* et *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *La Marseillaise* et *Ni dieu ni maître*, contrepoint d'une méthode, celle de Richard Martin, disant un Ferré longue durée, sans sa musique, sur celle composée et arrangée par Vincent Beer-Demander, le directeur de l'Académie des Mandolines de Marseille. Un concert d'une autre dimension, la scène occupée par quarante musiciens, le plus souvent très jeunes, des mandolines, quelques guitares, une contrebasse, Ferré mis en voie de dépaysement. Il y avait en ce 18 novembre comme un air connu, le rappel d'une soirée où la poésie avait crié au secours. C'était le 4 avril 2009, Richard Martin avait unifié des musiques et des poésies, avec, déjà, *La Mémoire et la mer* et *Le Bateau ivre*, adossés à l'Orchestre Philharmonique de l'Opéra de Marseille dirigé par Philippe Nahon (CLN, n° 14). *La Mémoire et la mer* qu'il avait dit à Madrid, dans le cadre du Festival Madrid Soul, dans un autre climat, avec des musiciens de musiques traditionnelles du Maghreb. Cette fois, dans la rencontre inédite avec les cordes enfiévrées des mandolines.



L'Orchestre de l'Académie des Mandolines de Marseille

L'histoire est connue, Léo Ferré a fait à partir de la version longue de *La Mémoire et la mer*, en découpages et collages, en ajouts et en retranchements, en repentirs divers, un travail de haute couture, sept chansons, laissant musicalement orphelins quelques soixante-dix vers. Ces chansons ont quelque peu occulté le texte matrice, son cheminement, son itinéraire, sur lesquels il faut revenir, dans l'intimité du livre, dans l'extimité d'une salle. À ce jour, seuls Daniel Mesguich et Jean-

Baptiste Mersiol se sont immergés, publiquement, dans cette *Mémoire*. En attendant Michel Bouquet pour 2019. Daniel Mesguich en faisant lecture le 10 juillet 1996 lors de la première édition du festival de Gourdon initié par Alain Fournier, le 4 avril 1998 au Toursky. Jean-Baptiste Mersiol sur un CD de la collection « Voix Poésies » en 2014.

Richard Martin va sur un autre contact, le texte mémorisé, joué, sur la scène. Sans la barrière du pupitre, sans la facilité du prompteur. Avec, en discontinuité, les musiques de Vincent Beer-Demander liant à ses propres compositions quelques mélodies ferréennes,

non pas celle des sept chansons mais d'autres. Si ce n'est, en ouverture, la sublime et lente déclinaison de *La Mémoire et la mer*, la chanson de 1970, étreignant « Christie Christie quand je t'ai vue / Mes vergues de roc où ça cogne / Des feuilles mortes se peignaient / Quelque part dans la Catalogne »... Par la suite, introduisant *Sérénade*, *Avec le temps* et *Les Corbeaux*.

Richard Martin s'est glissé dans le texte, dans cette musique, subtil jeu de déshabillage-rhabillage, le connu contre l'inconnu, musiques transplantées, greffes de renaissance. Dans cette recomposition, Martin dénudait les paysages ferréens, les mettait dans sa cadence, recréait l'espace de la page, des noirs sur des blancs, des pleins sur des vides, introduisant



Vincent Beer-Demander, Richard Martin

pauses et silences, donnant à cette *Mémoire* son souffle et sa respiration maritime. Le spectateur pris dans les rets d'une poésie dite hermétique, que Ferré disait impossible à comprendre à ceux qui ne connaissaient pas sa vie. Mais que l'on peut déjouer, ressentir sans boussoles, sans clés, se laissant emporter sur un verbe, intelligible et sensible lacés, guidés par des images et des métaphores, des obsessions connues, une poésie grand large.

Richard Martin est, ensuite, passé dans des eaux de proximité, s'est « baigné dans le Poème / De la Mer... » embarquant *Le Bateau ivre*, dans la même alternance de lumière et d'obscurité, un autre là-bas prétendument inaccessible, un monde dans lequel on entre par effraction sur quelques indices, pour se refermer aussitôt dans une houle et une ivresse démesurées.

En rentrant au port, *Avec le temps* a conclu le concert, la brièveté après la démesure, apaisement et déchirement tout à la fois, la survenue des « mots des pauvres gens », la haute poésie cependant. Avec une finale modifiée, « on n'aime plus » transformé en « on aime plus » et des « s » multipliés, sans contresens. Richard Martin ne se trompe jamais sur Léo Ferré, ne nous trompe jamais. Juste un mot, un clin d'œil, un dernier pour la route.



Richard Martin, Marie-Claude Pietragalla, Lévon Minassian

À l'amour, citoyens !

Le 28 novembre, *À l'amour, citoyens !* jouait un deuxième acte, lié au premier, un quatuor à la place de l'orchestre des mandolines, côté jardin, Didier Lockwood, côté cour, Lévon Minassian et Serge Arribas, Marie-Claude Pietragalla de tous côtés. La scène s'était dépeuplée, les chansons s'étaient multipliées pour une soirée haute-fidélité. Les textes de Ferré pris à la gorge par Richard Martin, avec d'autres imaginées, au violon, au duduk et aux claviers, d'autres inventées en chorégraphie, « des pas d'oiseaux sur l'aile des chansons ».

La soirée s'est ouverte sur une scène en noir, cassée par la robe blanche de Pietragalla, un rond de lumière, les couleurs sonores de Richard Martin disant *L'Amour fou* des coulisses, une musique enveloppante, public aussitôt captivé, capturé. Les mots de Ferré habillés différemment, dans une autre conjugaison instrumentale, les déchirements du violon, la plainte



Didier Lockwood, Richard Martin, Marie-Claude Pietragalla, Lévon Minassian, Serge Arribas

(CLN n° 34), ici sans sa musique. Richard Martin cherchant l'enchantement ailleurs, jouant d'un luxueux rééquilibrage, tirant les mots à la musique, une clameur « entendue comme la musique ».

Richard Martin est avec Ferré en pays de connaissance et de fraternité, en intimité avec l'homme et avec l'artiste, textes dits, mémorisés, vécus, tout à Ferré, tout au public. La voix, la posture, toujours en accord avec la parole ferréenne, les mots rendus à leur précise durée, à leur arrangement avec le silence, diction incomparable, débit voluptueux, le corps fauve, le regard agrippant, les mains qui rugissent.

À l'amour, citoyens ! a multiplié les mots d'ordre, de révolte et d'insoumission, mettant en avant dans ses premiers moments François Villon, dans le concert entier, la beauté et la poésie, veillant à porter plainte contre notre épique époque, isolant deux phrases d'un texte de solitude : « Les voyous ne sont pas tous enfermés dans les prisons. C'est une idée reçue. Il en est qui vaquent en toute tranquillité dans les salons, dans les rues, dans les ministères ». Juste avant *Y en a marre* et *Ils ont voté*. Pour enfoncer quelques clous.

Une soirée de haut-vol, la voix seule de Richard Martin, l'appui de la musique, l'ajout de la danse. Ferré pleins d'enlacements et de corps à corps. Lors de *Ni dieu ni maître*, presque un pas de deux avec Pietragalla, noirs dans leurs costumes de scène, lui le rouge aux pieds, elle aux lèvres et aux ongles, lui disant, elle dansant, elle qui le cherche, le frôle et l'enlace. *Cette blessure* qui poursuit... Lors de *C'est extra*, seul moment où la soirée est sortie de sa règle, la mélodie de Ferré aux claviers, violon et duduk allant sur d'autres arrangements, subtil et brillant alliage, Martin et Pietragalla serrés dans un slow jazzant dans le noir. Un ravissement engageant notre sortie vers des « portes de secours battant sur les étoiles ».



Didier Lockwood, Marie-Claude Pietragalla, Richard Martin, Lévon Minassian

À l'amour, citoyens ! a enchaîné dix-huit titres, *L'Amour fou*, *Frères humains*, *La Poésie fout l'camp*, *Villon !*, *Préface*, *Poète... vos papiers !*, *Les Poètes*, *Richard*, *Le Chien*, *Y en a marre*, *Ils ont voté*, *Ni dieu ni maître*, *Cette blessure*, *À toi*, *Madame la misère*, *Thank you Satan*, *Le Crachat*, *C'est extra*, *Marseille*.

Didier Lockwood

Quelques semaines plus tard la nouvelle nous a anéanti, au lendemain d'un concert au Bal Blomet à Paris, Didier Lockwood succombait des suites d'une crise cardiaque, le dimanche 18 février.

Il venait d'avoir soixante-deux ans.

Didier Lockwood était un habitué du Toursky, un frère d'âme de Richard Martin, un peu de Léo Ferré qu'il avait joué lors de la *Grande Nuit* du 14 juillet 2013, en d'autres occasions. Violoniste de jazz, il embrassait d'autres univers musicaux, toute la musique, déjouant les barrières, abolissant les frontières. De la race migrante des Tony Hymas, Jean-Paul Dessy, Alexandre Tharaud. De la race suprême de ceux qui savent se faire professeur pour partager et transmettre, créant, en 2006, à Dammarie-les-Lys, le Centre des Musiques Didier Lockwood.

On n'oubliera pas sa présence en ce 28 novembre, le pont qu'il avait jeté entre *Frères humains* et *La Poésie fout l'camp*, *Villon !*, endiablé, démesuré, son attaque furieuse dans *Le Chien* sur « Les armes et les mots c'est pareil », son violon devenu percussion sur *Poète... vos papiers !*, son intro à *Marseille*, un archet de lumière, des doigts de fée, sa façon de quitter sa chaise haute, lever la musique, posséder la scène dont il disait qu'elle concentrait « tous mes fantasmes, toutes mes pulsions de jeu, toutes les folies ».

Il avait commencé une tournée pour présenter son dernier opus au titre désormais refermé, *Open doors*.

Nos pensées vont vers ceux et celles qui l'aimaient, ses proches, son épouse, la chanteuse Patricia Petibon, elle aussi sans frontières, qui, dans son CD *La Belle excentrique* (2014), avait chanté Satie, Poulenc, Fauré et Ferré, *Jolie môme* (avec Olivier Py) et *On s'aimera...*



Didier Lockwood

[Les photos de *La Mémoire et la mer* sont de Jean Barak, celles de *À l'amour, citoyens !* sont de Frédéric Stéphan.]

Ferré à Montréal avec Moran

Avant Montréal, il nous faut faire un détour par la Suisse. En passant par le Berthoud Festival, les 16, 17 et 18 mars 2018, et l'attente d'un printemps Ferré. Sur une idée de Jeff Moran, Claude Braun avait organisé son festival autour de trois invités et de quatre *songwriters* – le mot définit les chanteurs bien mieux que le très prosaïque auteur-compositeur –, une alliance nouvelle, Léonard Cohen, Bob Dylan, Léo Ferré, Serge Gainsbourg, loin des rapprochements franco-français, Barbara, Brassens, Brel, Ferré et consorts.

Il y avait le premier soir, Moran et Marcel Kanche, la mémoire de leur périple Ferré, le premier pour un CD en 2012, *Alors vint le printemps*, l'autre à Montréal en 2013 pour un concert unique, *La mémoire et Léo*. De là, une attente, la possibilité d'un retour vers ces deux variations. Mauvaise pioche, l'affiche découverte en arrivant à Berthoud était sans équivoque. Chaque soir, Jeff Moran et Thomas Carbou, son guitariste, ouvriraient le concert avec leur propre répertoire, puisant pour quelques titres dans nos quatre écrivains de chansons. Quant à Marcel Kanche, sans i. overdrive trio, il mettra Ferré aux abonnés absents. L'article imaginé, *Ferré à Berthoud avec Kanche et Moran*, passait à la trappe.

Loin de toute déception, ces trois soirées ouvraient vers de magnifiques territoires, agrandissaient les espaces de la chanson. Marcel Kanche, en compagnie de Isabelle Lemaître et de la violoncelliste Joëlle Mauris, parcourant ses compositions, Elina Duni livrant un somptueux *Partir*, seule en scène, Sarah Toussaint-Léveillé délicieusement entouré d'un quatuor de cordes, violon, violoncelle, contrebasse, Moran et Carbou livrant quelques titres de leur longue collaboration, Carbou ouvrant chaque soirée avec deux chansons de Gainsbourg, ajoutant *Vingt ans*, Moran furetant du côté de ses CD et revenant vers *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *C'est extra* et *Cette blessure*, donnant aussi *Suzanne*, *Famous blue raincoat*, *The Times They Are a-changin'*, *Osez Joséphine*. La chanson vivante à travers le temps, un langage universel, des éloignements, des rapprochements, des découvertes. Trois soirées qui prenaient sens avec l'exil chanté d'Elina Duni, ses origines albanaises, son *Partir* comme un mot d'ordre intime à la vie comme à la chanson, partir, voyager, oublier, trouver de nouvelles terres, des amours nouvelles, aller de la douleur à la joie comme elle l'écrivait sur le programme du festival : « Il y a cet instant précis où de la douleur naît la joie, ce mystère de l'être, cette transcendance du mal. C'est justement au moment où l'on pense avoir tout perdu, qu'il s'agisse d'un amour ou plus tragiquement d'un pays ravagé par la guerre, que l'on doit trouver les ressources pour croire en l'inconnu qui se dévoile devant nous avec, pour seul bagage, les souvenirs d'un passé révolu. Nous sommes tous en partance, amenés à être arraché de ce que l'on aime, et c'est le point de départ de cette création. À travers la musique et les textes de *Partir*, neuf esquisses accompagnées par des chants en neuf langues différentes, nous traversons les abîmes de la douleur, le cœur âpre comme un désert, pour finalement arriver à l'ultime refuge : la joie ».

Demeurait, malgré tout, l'idée pour *Les copains d'la neuille* de revenir vers Moran et son concert de 2013, gardé au chaud dans le rêve illusoire d'une reprise. Concert que nous n'avions pas vu, entendu seulement, qui ne pouvait rendre le contact de la salle mais donnait l'essentiel de la rencontre. Le passage de Moran à Berthoud, quelques questions posées sur son Ferré, ont remis à nos oreilles son concert de Montréal.



Dans le cadre d'une série pour Radio-Canada, *Monique Giroux fait une scène avec...*, l'animatrice avait donné carte blanche à Moran qui s'est arrêté sur Léo Ferré, enchaînant en quelques semaines, en urgence, le choix des chansons, des musiciens, du directeur musical, l'ordonnancement du concert, représentation unique venant, véritable défi, après une seule journée de répétitions. Le concert a eu lieu le 10 juin 2013 à L'Astral à Montréal, il a été radiodiffusé le 4 janvier 2014.

En avril 2013, Moran avait précisé ses envies : « Je suis bien ému de tout ça. C'est la raison pour laquelle je fais ce métier. Dans ma vie artistique, c'est un moment fort que je vis très intensément. Je trouve qu'il y a quelque chose de noble à faire cet hommage dans le cadre d'une soirée. Ça va être enregistré, radiodiffusé, archivé. Ça me suffit ». Avec le temps, Moran a tenu parole, aucun CD n'a immortalisé la soirée, aucun autre concert n'a alimenté financièrement sa vie d'artiste. Reste un concert à part, cinq-cents chanceux rassemblés à L'Astral, d'autres qui l'ont entendu à la radio, un geste « noble » dans toute son acception. Avant le concert, il a confié à Monique Giroux : ce sera « un des plus beaux combats de scène que j'aurai mené dans ma vie d'artiste ».

Cinq musiciens étaient de ce combat, André Papanicolaou, guitare et direction musicale, Thomas Carbou, guitare, François Richard, piano et orgue, Guillaume Chartrain, basse, Simon Coulombe, batterie. Dans l'envie d'un Ferré pop-rock, le souvenir, pour Moran, de la rencontre Ferré-Zoo, cinq pointures de la scène musicale québécoise, aux origines éloignées de la chanson française. Les chansons retenues, si ce n'est deux ou trois, relevaient du classicisme ferréen. Sans titres rares. L'urgence l'imposait. Par ailleurs, Moran est de ces interprètes, une infime minorité, qui sait donner la mesure d'un artiste – Bashung, Cohen, Dylan, Ferré – en restant sur leurs succès, faisant re-création et création dans un creuset où le talent se mêle à une profonde humanité, à la sincérité et au sens du partage. Le public qui le suit en sait long sur cette alchimie, sur cet artiste embarqué dans son époque. Un exemple, quand Moran chante *Sans abri*, une de ses compositions, ce n'est pas qu'une chanson, un moment de bonne conscience, mais un engagement véritable.

Préface ouvrait le bal, pour redresser d'emblée quelques idées courbes, installer un climat, proférer un manifeste. Pour Moran, une introduction indispensable, évidente, dite sur fond électrique, les vers claquant, sans être gueulés. Comme la finale : « À l'école de la poésie, on n'apprend pas, on se bat ! », dite à voix presque basse, dans la clarté des mots, sans ostentation, sans surcharge, merveilleusement entendue. La suite s'est déroulée sur un fil tendu entre six artistes, sans arrangements écrits, d'instinct, des intuitions musicales, Moran assurant le cap Ferré, les autres à la manœuvre, couleur électrique, nuances plus intimes. *Pépée* en guitare-voix, pour respecter une histoire, la garder à distance, version animale et sensible. Avec quelques constantes, les mots donnés au plus près, le temps de prendre « des temps en plus », les lignes mélodiques souvent bougées, mises à la forme Moran, à une voix sans pareille, un timbre chaleureux, un grain sensible, des érailllements, des écorchures dont Moran nous disait tout simplement : « J'essaie de laisser passer les battements de mon cœur dans ma voix ». Ça pourrait faire cliché. Aucunement, un simple cri du cœur, une signature.

Dans ses passages à Berthoud, Moran a chanté *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Cette blessure*, *C'est extra*, qui étaient du concert de Montréal et montraient une facette de son métier de chanteur, le désir, la nécessité de ne jamais se répéter. Bien sûr, cinq années avaient passé, L'Astral ne ressemblait pas au Z Theater, cinq-cents spectateurs d'un côté, quatre-vingts de l'autre, l'accompagnement différait. Il a livré des interprétations semblables et dissemblables, uniques, refusant de chanter dans le marbre. Le texte d'Aragon au pied de la lettre, une scansion aux antipodes de celle de Ferré, l'ensemble agrandi, une version, à notre sens, supérieure à l'original, un peu comme celle de Lavilliers. Celle de Montréal éloignée de celle de Berthoud, Moran disant que « Ferré ne se répétait pas non plus, il avait l'air de chanter la même chose.

En fait il s'éloignait de la mélodie, il parlait ». *C'est extra* a pris aussi les mêmes chemins, une sensualité débordante, chaque fois, la version de Montréal comme une ascension érotique, une extase, celle de Berthoud plus descendante, un apaisement. Les deux fois, une indicible émotion, retrouvée avec *Cette blessure*. Moran nous précisant : « D'une fois à l'autre, d'une interprétation à l'autre, ce n'est jamais pareil. Quand je chante, et je fais ça tous les soirs, sur toutes les chansons, je pars de quelque chose d'écrit. Et en fonction de l'émotion, de mon état, des vibrations de la salle, je me laisse porter. Je suis une structure mélodique, bien sûr. Mais je suis sur le moment aussi. Plus que sur la version originale ou sur mes précédentes interprétations. Je n'essaie surtout pas de faire la même chose ». Moran, l'anti-Montand ! Thomas Carbou appuyant un peu plus : « *C'est extra*, je ne connais même pas la version originale de Ferré. Pour l'interpréter, ça ne m'intéresse pas de l'entendre. Je ne me dis même pas que c'est une chanson de Ferré. On chante une chanson qu'on interprète tous les deux. Pour moi, j'aborde *C'est extra* comme si c'était une chanson de Jeff, de nous ».

Il y eut aussi *Vingt ans*, *Thank you Satan*, *T'es rock, coco !*, ces deux dernières en parallèle



Thomas Carbou



Jeff Moran

dans leur réussite, des mots percutés sur un accompagnement percutant, et leur faiblesse, les chœurs affadissant singulièrement leur portée. *Avec le temps* et *La Mémoire et la mer*, elles aussi mises en écho. Ces chansons que tout le monde reprend, Moran, sans imitation ni caricature, gravées à ses cordes, *La Mémoire et la mer* slammée à faire hurler les puristes étroits, à ravir l'amateur ouvert, une énergie vocale, sa présence à la scène, à la salle et à ses musiciens, « un balancement... qui vous met le cœur à l'heure », Ferré en plein dans la cible.

Le concert s'est achevé lumineusement sur deux titres, *Des armes*, quasiment inchantable tant Cantat l'a mis sur un sommet, Moran au même rendez-vous avec « moins de hargne, plus introspective ». Dans nos fantasmes, la rencontre de Cantat et Moran, avec Ferré sur une scène inventée, *Des armes* sublimée, « brillant comme une larme ». *Préface* avait donné la tonalité du concert, il fallait pour s'en aller une autre force, tout Ferré dans une chanson, *Richard* suggéré par Ulrich Schuwey, le créateur de Padam Padam à Zurich, *Richard*, ces gens disponibles, moi et moi accoudés à ce bar devant la bière allemande, ces problèmes de mélancolie, chanson-miracle que Moran a, exception à sa règle, un peu bougé dans ses paroles, « Richard » remplacé par les prénoms de ses musiciens, « Guillaume, ça va ? », « Simon... François... Thomas... André... », conclu par « Léo, ça va ? ». Réponse entendue. Comme pour Richard Martin et « on aime plus », on ne se pose pas la question de l'infidélité ou du contresens. Martin et Moran jouent Ferré, parfois, en jouent. Ces deux-là ont tous les droits.

Et notre plaisir à les unir à deux autres interprètes, évoqués dans notre précédent numéro, qui portent les mots et-ou les musiques de Ferré au plus haut, au plus vrai, un quatuor en Ferré majeur, Tony Hymas, Jean-Paul Dessy, Richard Martin, Jeff Moran.

Alain Meilland, Tristan Léa

Alain Meilland

Il faudrait des pages pour retracer le parcours d'Alain Meilland, véritable décathlonien culturel, décédé le 15 octobre 2017 à Bourges.

Un parcours où la scène et le théâtre ont été, à l'adolescence, sa base de lancement. En 1966, il a dix-huit ans, s'inscrit à Saint-Étienne aux cours de théâtre de Jean Dasté, côtoie Marcon, Françon et Didi, plus tard Vitez et Planchon, Lavilliers et la chanson, accostée de front avec la rencontre de Ferré à Bobino en 1967, plus précisément, dans les sombres heures de mars et avril de 1968. Commencera une amitié avec le chanteur, avec sa galaxie, membre à part entière du trio, Macoute, Popaul, Stirner.

De là, il va constamment allier la création au militantisme, devient en 1971 le premier animateur culturel chanson à la Maison de la Culture de Bourges, chante sur disque Frot et Castanier en 1975, crée en 1987, avec Frot, encore, et Colling, un des monuments de la chanson, le Printemps de Bourges. Par la suite, une vie remplie à ras-bord, en scène et en salle, en accompagnement et en partage, créateur tous azimuts de ponts et passerelles, libertaires de préférence.

En 2012, il refermera une boucle Ferré avec la création en trois dimensions de *Léo de Hurlevent*, un livre, un CD, un spectacle, ouvrant en chanteur et en acteur vers un Ferré sorti des sentiers ultra-battus de l'interprétation. Un livre sur lequel il aimait écrire en dédicace : « Ce livre, une mémoire qui me tient par le bras, ce CD, ces chansons qui m'ont tenu debout ».

Il avait donné *Léo de Hurlevent* ici et là, en 2014, à Gourdon, toujours disponible pour raconter ses années Ferré, nous rappelant dans un bistrot du tour de ville de Gourdon quelques anecdotes. Celle-ci, d'un passage dans un théâtre de la banlieue parisienne : un régisseur zélé, au moment du lever du rideau, saisit Ferré par le bras, prêt à le lancer sur scène, égrène un compte à rebours, 5, 4, 3, 2... Ferré qui se dégage et retourne vers sa loge : « Je n'suis pas une fusée ».

Son dernier voyage à Bourges a été empli de témoignages et de chansons, de Ferré bien sûr, *L'Âge d'or* en conclusion. Après quelques vers de Paul Fort qu'a chantés Brassens : « Il faut nous aimer sur terre / Il faut nous aimer vivants / Ne crois pas au cimetière / Il faut nous aimer avant ».

Tristan Léa

Nous l'avions rencontré à Besançon en 2005. Michel Buzon fêtait ses vingt ans discographiques en trois soirées. L'une, le 21 octobre, invitait Tristan Léa à chanter Ferré, un concert en témoignage d'amitié, une voix forte et prenante, des accents breliens qui accompagnaient à merveille l'arpentage juste et précis du territoire Ferré. Léo ne s'y était pas trompé qui, lors d'une visite à Castellina, avait confié à Léa ses propres bandes d'orchestre.

En scène, Tristan Léa se produisait avec deux complices musiciens, Thierry Sage à l'accordéon, David Ménard au piano, des tours de chant autour de Ferré, autour de quelques grands de la chanson française, Brel, Dimey, Ferrat, Mouloudji, Reggiani, de chansons inoubliables, *Ces gens-là*, *Potemkine*, *Faut vivre*, *Les Loups*, tant d'autres... Des versions qui laissaient, au créateur comme à l'interprète, des espaces de talent et de liberté, au spectateur, les traces d'une chanson vivante.

Le 18 juillet 2014, Tristan Léa était de l'ouverture du festival de Gourdon, dans la cour de la Maison du Sénéchal, dix-neuf titres, des classiques, des chansons plus rares, *La Folie*, *Les Étrangers*, qu'il avait réunies dans un DVD enregistré en janvier 2014 dans son cher Bistrot de la Scène, à Dijon. Des chansons pleines d'énergie, un peu abîmées à Gourdon par la survenue d'un vent, très mauvais accompagnateur. Tristan Léa, rencontré le lendemain en colère, fulminait, non de sa prestation, mais de n'avoir pu donner le Ferré qu'il rêvait.

Tristan Léa est décédé le 5 mars, à soixante-cinq ans. À son enterrement, le 12 mars, il est parti sur un dernier écran, son interprétation d'*Amsterdam*. Dans notre mémoire, sur deux titres qu'il chantait amoureusement, *Les Vieux chagrins*, *Faut vivre*.

C'est extra

Après *Avec Léo !*, *Métamuzik*, *Éternel*, un nouvel album multi-artistes paraît, *C'est extra* 13 reprises de Léo Ferré, sous l'égide de La Souterraine, label indépendant créé en 2013, défini par ses créateurs, Benjamin Caschera et Laurent Bajon, comme « un labo d'observation de l'*underground* musical français », éditant de nombreuses compilations de jeunes artistes le plus souvent inconnus, des disques hommage à Mathieu Boogaerts, Dominique A., Léo Ferré, cette année, album produit par La mémoire et la mer (Mathieu Ferré) et Méridian (Fabien Bonnin), distribué par Universal.



C'est extra, à l'approche traditionnelle par son titre, non par ses interprètes, leurs regards, leurs choix, sur une œuvre prise et reprise en grande liberté vocale et instrumentale, met de côté les chansons les plus connues, retient trois ou quatre classiques, s'empare d'autres titres de la luxuriante banlieue ferréenne.

Comme dans les autres *tribute* à Ferré on retrouve les plaisirs de la diversité, les jeux de l'exercice réduit à un vocabulaire approximatif – reprise, interprétation, adaptation, relecture. On y trouve aussi, et ce n'est pas habituel, les charmes de l'unité, un esprit « souterrain », sept titres accompagnés par le même trio, une couleur rassemblée, des arrangements avec Ferré, à la lettre comme à l'esprit.

Dans cette production à double face – CD et concert – l'auditeur oscillera dans ses réceptions, mettra en avant les passerelles tendues entre Léo Ferré et ses treize « repreneurs » : P.R2B, Sarah Maison, Gontard, Maud Octallinn, Aquaserge, Corte Real & Charlie O., Forever Pavot, Marietta, Julien Gasc, Eddy Crampes, Aurore Chevalier, Les Vilars, Le Bâtiment, des passerelles qui refusent le surchant, préférant l'intimité, une sorte de retenue souvent réussie, comme celle de P.R2B avec *Tu ne dis jamais rien*, armée de ses « machines » musicales et d'une clarinette, phrasé alanguiné, mots modulés, ligne mélodique modifiée, à la fois fidèle et infidèle, voix retenue comme celle de Sarah Maison ou Maud Octallinn, celle de Corte Real & Charlie O. dénudant *La Chanson triste*, ultime chanson de l'ultime disque de Ferré, longue peine battant sur une porte pas forcément close.

C'est extra est paru le 25 avril en CD. La création en scène s'est faite lors du festival Avec le temps, à Marseille, le 25 mars.

La Chanson du Mal Aimé



Ce CD, précise le vol. 2 *Intégrale Léo Ferré 1957-1962*, chez Frémeaux & Associés, reprend la version enregistrée en 1957 par Léo Ferré à la direction de l'orchestre, chanteurs et chœurs au texte (33-tours Odéon ODX 168). Il est accompagné d'un livret de douze pages où Jean-Baptiste Mersioll rappelle le contexte historique de cet oratorio créé à partir du poème de Guillaume Apollinaire, propose une analyse de l'œuvre, issue de sa thèse de doctorat en musicologie (troisième partie, chapitre 6), soutenue en 2008 à l'université Strasbourg II Marc-Bloch, *Léo Ferré, auteur de chansons ou compositeur ? Un nouveau genre de chanson française*.

Cette édition suit un indexage en quinze pages, reprenant les sept axes du poème et les différentes parties musicales incorporées par Ferré dans la structure du texte.

La Chanson du Mal Aimé, une des principales fondations de l'œuvre ferréenne, toujours à découvrir.

Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N°35